

autour des tours, dans le soupire de la brise, au milieu des bosquets. De quelque côté que je tourne les yeux, je les vois. Une absence un peu prolongée, loin de cette solitude, ne pourra, j'en suis sûr, que me rendre plus facile l'accomplissement de mon devoir vis-à-vis de ma chère Béatrice et de Raoul. Je suis donc décidé à placer ma fille dans une maison où, tout en s'occupant de son éducation, elle aura les soins que réclament son rang et sa position. Quant à Raoul, il retournera en pension jusqu'à ce qu'il puisse entrer dans un lycée. Après cela, je remettrai la direction du château et de mes affaires à mon intendant et je voyagerai à l'étranger.—Où ? je n'en sais rien encore.

Hélène se sentit comme étourdie. Cette communication était pour ses espérances un coup qu'elle n'avait pas prévu. Mille pensées lui traversèrent le cerveau sans qu'il lui fût possible de s'arrêter à une seule.

—Que pourrait, se demanda-t-elle, que pourrait faire Vargat, si les choses prenaient cette tournure ?

Que deviendraient ces glorieuses visions où elle se voyait déjà, en même temps que maîtresse de la Tour-Blanche, duchesse de Flamanville ?

Le baron tourna les yeux sur elle et dit en remarquant sa pâleur :

—Je vois que le changement que je me propose d'apporter dans nos arrangements de famille vous affecte beaucoup ; mais ne craignez point, quoique mon intention soit de substituer une autre personne au choix que j'avais fait de vous pour surveiller l'exécution de mes dernières volontés, ne craignez pas, dis-je, que je vous aie oubliée. Je connais dans le fond de la Normandie une dame qui est veuve d'un de mes anciens camarades de collège. Ses revenus sont assez limités, et elle sera très-contente de recevoir une certaine somme annuelle, avec une jeune personne, comme vous, en qui elle trouverait une amie, et qu'elle serait très-heureuse de présenter dans le cercle de ses connaissances.

Il s'arrêta de nouveau.

Hélène crut que la vie allait la quitter. Une foule de mauvais sentiments s'agitaient dans son sein.

Jamais elle n'aurait soupçonné une démarche plus imprévue, plus désagréable ni plus brutale. Aussi, quelle haine elle éprouva pour le baron en ce moment ! Quoi qu'il dût advenir, elle jura qu'aucun de ces plans ne recevrait son exécution.

—Je conçois que, naturellement, tout cela vous agite, Hélène, dit M. de Romilly après l'avoir examinée quelques instants. Ce changement dans votre vie détruira certaines espérances auxquelles vous n'aviez pas renoncé concernant le duc de Flamanville.

Elle bondit sur ses pieds et répliqua avec un geste d'impatience :

—Monsieur de Romilly, vous en avez déjà dit assez sur ce point pour détruire tout le fol espoir auquel j'ai pu un instant me laisser aller.

—Ce que vous me dites-là me fait plaisir, répondit le baron ; mais, s'il en est ainsi, je crains de ne m'être pas suffisamment expliqué pour vous éclairer à l'endroit de ce jeune drôle de Rivolat. J'ai bien peur que vous ayez eu la faiblesse de lui avoir accordé un rendez-vous hier soir.

Elle frappa du pied avec colère.

—C'est un faux ! s'écria-t-elle.

Il la regarda, en s'étonnant de sa véhémence, et puis, haussant les épaules, il dit froidement :

—J'accepte votre démenti. Dans tous les cas, laissez-moi achever en disant que, tandis que vous résiderez avec la veuve dont

je vous ai parlé, je vous allouerai un revenu suffisant pour vivre honorablement ; mais je vous jure, Hélène, que si j'apprends que vous ayez aucun rapport ou aucune communication avec Ernest Rivolat, je cesserai de vous rien donner et que tout sera fini entre nous.

Elle crut que son cerveau, son cœur, allaient éclater, mais elle n'osa proférer une parole.

—Il est inutile, Hélène, ajouta le baron, de prolonger cette entrevue. Je vous ai exposé mes vues. Vous comprendrez, je pense, la nécessité de vous préparer immédiatement à votre changement d'existence. Au surplus, je vous parlerai aussitôt que j'aurai réglé le détail de tout cela. Adieu.

Elle s'inclina avec une politesse cérémonieuse qui parut lui déplaire et se retira précipitamment, comme si elle eût craint que la colère ne lui fit commettre une imprudence regrettable.

Le baron la suivit du regard, d'abord en fronçant les sourcils, et puis avec une expression de pitié.

—Pauvre enfant, murmura-t-il, son agitation était bien naturelle. Je voudrais pouvoir chasser les soupçons que j'ai conçus contre elle. J'ai de la défiance sans que je puisse dire pourquoi. Elle est ambitieuse, je le sais. La vue constante de ce château l'a conduite à des idées qui pourraient lui être fatales. Il est donc à souhaiter qu'elle parte le plus tôt possible ; au bout de quelque temps elle en sera que plus heureuse.

Hélène resta enfermée dans sa chambre toute la journée. Elle passa le temps à employer des moyens plus impossibles les uns que les autres d'empêcher l'exécution des arrangements de M. de Romilly. Enfin elle se décida à écrire à la hâte un billet à Ernest Rivolat, qu'elle fit porter à la poste.

L'écriture en était déguisée, et il ne contenait que ces mots :

Il faut que je vois Vargat tout de suite.

VI

ET D'UNE.

Durant quelques jours, Hélène continua à être dans un état d'excitation indicible. Cependant, elle prit sur elle pour paraître aimable comme à l'ordinaire, et d'avoir l'air d'être dans les meilleurs termes avec les divers membres de la maison et particulièrement avec M. de Romilly.

Elle réussit à dissimuler ses anxiétés, ses craintes, ses souffrances et passa presque tout son temps dans la société de Béatrice.

Elle était parvenue à faire sa paix avec cette douce et charmante enfant en lui prodiguant des caresses qui lui firent oublier la violence avec laquelle elle l'avait repoussée.

Hélène lui parlait souvent de la séparation qui approchait. Elle lui dépeignait, dans un langage brillant, l'espèce d'établissement pénitentiaire où l'on allait l'envoyer et faisait à Béatrice un portrait, qui n'était pas qu'attrayant, des sombres édifices où elle irait en pension, où elle aurait pour maîtresses de grandes femmes raides, à la figure osseuse et au front toujours sévère.

Béatrice pleurait amèrement en entendant parler du sort qu'on lui réservait ; mais Hélène redoublait alors d'attentions et cherchait à la calmer en lui disant que c'était pour son bien et dans son intérêt qu'on voulait la séparer de ceux qui l'aimaient—et qu'elle en aurait la preuve un jour, quand elle serait devenue une grande dame, une de ces personnes illustres qui ne manquent jamais d'amis et qui oublient, surtout après une longue séparation, leurs pauvres cou-

sines qui avaient été pour elles si tendres et si dévoués.

Béatrice roulait alors ses bras autour du cou d'Hélène, s'attachait à elle et sanglotait en protestant qu'elle ne se séparerait jamais d'elle. Elle témoignait tant d'affection à Hélène que celle-ci se consolait à l'idée de de l'influence qu'elle possédait sur elle et qu'un jour pouvait venir où cette influence serait utile à l'accomplissement de ses desseins.

Huit jours, quinze jours, trois semaines se passèrent et Vargat ne donna pas signe de vie.

Raoul partit pour la pension. Tout ce que put faire Hélène ce fut, à force de ruses, de retarder son départ de trois ou quatre jours.

Il était donc parti et Vargat ne lui envoyait seulement pas un mot ; elle n'avait pas non plus entendu parler de Rivolat.

A tout hasard, elle se rendit plusieurs fois, la nuit, au bouquet de hêtres, qui avait servi de lieu de rendez-vous ; mais elle n'y trouva personne.

Soudain, un matin, elle apprit que M. de Romilly était parti, en emmenant Béatrice avec lui.

Il lui avait laissé un billet où il l'informait brièvement qu'il avait trouvé pour sa fille une pension où il était allé la conduire et qu'il avait voulu éviter des adieux qui n'auraient fait qu'ajouter à la tristesse de Béatrice.

Il y avait quelque chose de si froidement hautain dans la rédaction de ce billet, quelque chose de si singulier dans le fait d'emmenner Béatrice sans lui permettre de lui dire un simple adieu, qu'Hélène ne put se défendre d'un sentiment d'alarme.

Le baron la soupçonnait-il ? Avait-il deviné quel était l'objet constant de ses pensées ? Avait-il imaginé tous ces nouveaux arrangements pour déjouer ses machinations coupables ? C'était impossible. S'il avait seulement conçu une pareille idée, il est à croire qu'il ne lui aurait pas permis de rester une seule minute de plus sous son toit ; il ne serait pas parti comme il l'avait fait, la laissant maîtresse de la maison.

Il est vrai qu'elle savait que sa domination au château n'avait plus que quelques heures d'existence et que le baron reviendrait bientôt pour la conduire dans ce lieu inconnu où elle était bien déçue, d'ailleurs, à ne rester que si elle ne pouvait pas faire autrement.

Elle adressa une seconde lettre à Ernest Rivolat, dans laquelle elle se montra encore plus pressante que dans la première.

Ce fut avec la plus grande anxiété qu'elle attendit la réponse.

Mais cette réponse ne vint pas.

Un matin, elle fut tout étonnée d'apprendre d'un des domestiques du château, que le duc de Flamanville était venu pour faire une visite au baron de Romilly et que, ne le trouvant pas, il avait exprimé le désir de présenter ses hommages à mademoiselle Hélène, si elle pouvait le recevoir.

Elle lui fit savoir qu'elle était très-flattée de l'honneur qu'il voulait bien lui faire et ajouta que, dans un moment, elle allait descendre.

Elle courut dans son cabinet de toilette. Elle vit dans sa glace combien elle était pâle, combien même elle avait les traits fatigués, et elle employa tout son art à faire disparaître les traces des souffrances qu'elle avait endurées.

Jeune, belle et admirablement faite, elle n'eut besoin que de quelques secondes pour se rendre charmante. Le grand espoir dont elle était animée, l'anxiété que lui causait le désir d'atteindre l'objet de son ambition